



CHARLES
DICKENS

**Nicholas
Nickleby**

Tome 1

CHARLES DICKENS

Charles Dickens, né à Portsmouth en 1812, mort dans le Kent en 1870, est le géant des lettres britanniques. Écrivain engagé contre la misère sociale et l'exploitation industrielle, il est inhumé à l'abbaye de Westminster. *David Copperfield*, *Les Temps difficiles* et *Oliver Twist*, ses chefs-d'œuvre, ont souvent été adaptés au théâtre et au cinéma. Archipoche a réédité *De grandes espérances*, *Un conte de deux villes*, ainsi que son dernier roman inachevé, *Le Mystère d'Edwin Drood*, les deux volumes de *Bleak House* comme ceux de *La Petite Dorrit* et des *Aventures de Mr Pickwick*, sans oublier ses *Contes de Noël* et les histoires de spectres rassemblées dans *Le Possédé*.

Découvrez tous nos classiques sur :
www.archipoche.com

NICHOLAS NICKLEBY

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ARCHIPOCHE

Les Aventures de Mr Pickwick (2 t.).

Contes de Noël.

David Copperfield.

De grandes espérances.

Le Magasin d'antiquités.

Le Mystère d'Edwin Drood.

La Mystérieuse Lady Dedlock (Bleak House, t. 1).

Le Choix d'Esther (Bleak House, t. 2).

Oliver Twist.

La Petite Dorrit (2 t.).

Le Possédé, et autres histoires de spectres.

Les Temps difficiles.

Un conte de deux villes.

CHARLES DICKENS

NICHOLAS NICKLEBY

Tome 1

*Traduction de Paul Lorrain,
revue par Jane Boula*

Préface de G. K. Chesterton

ARCHIPOCHE

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.archipoche.com

Éditions Archipoche
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-3773-5897-7

Copyright © Archipoche, 2021.

Préface

Le romantisme est sans doute l'acmé de l'expression humaine, excepté bien sûr la religion, à laquelle il est étroitement lié. Il s'apparente à la religion en ceci surtout qu'il n'est pas seulement une simplification, mais une réduction de la vie. Le romantisme, comme la religion, voit toutes choses comme en raccourci ; tous deux les voient selon une perspective abrupte et fantastique, convergeant vers un point culminant. Le propre de toute perspective est de mener à un point. De même, la religion mène à un point – au seul point. C'est ainsi qu'elle insiste toujours sur la brièveté de la vie humaine. Mais elle n'y insiste pas à la façon des pessimistes. Le pessimisme souligne la brièveté de la vie humaine afin de montrer que la vie est sans valeur. La religion souligne la brièveté de la vie humaine afin de montrer que la vie est terriblement précieuse – voire horriblement précieuse. Le pessimisme déclare que la vie est si courte qu'elle ne laisse aucune chance à personne ; la religion déclare que la vie est si courte qu'elle offre à chacun une chance ultime. Dans le premier cas, le mot « brièveté » signifie « futilité » ; dans le second cas, « opportunité ». Mais il y a encore plus fort. La religion raccourcit tout. Elle raccourcit même l'éternité. Là où la science, soumise au principe erroné de durée, parle d'évolution, laquelle est lente, la religion parle de création, laquelle est soudaine. Du point de vue philosophique, ce processus n'est ni lent ni rapide, étant donné qu'on ne peut le comparer à rien.

La religion, elle, préfère le croire rapide. Pour la religion, les fleurs éclosent d'un seul coup, telles des fusées. Pour la religion, les montagnes se dressent d'un seul coup, telles des vagues. Ceux qui aiment à citer le fameux passage selon lequel « mille ans sont aux yeux de Dieu comme le jour d'hier quand il n'est plus et comme une veille dans la nuit¹ » n'en mesurent pas le sens dans toute sa force. Mille ans, plus qu'une simple veille, sont pour Dieu une veille palpitante. Le temps, pour Dieu, passe au galop, comme il passe au galop pour le lecteur d'une histoire bien racontée.

Tout ceci, plus modestement, est vrai du grand roman. Le grand roman est une réduction, une contraction de l'effort humain. Alors qu'il nous faudrait, à vous et moi, glisser un bulletin dans l'urne contre untel, écrire (un peu mollement) contre untel, signer d'illisibles pétitions contre untel, le roman accomplit ce que nous souhaitions de tout cœur. Il met untel à terre ; il accélère le cours si lent de la justice historique.

Tout grand roman se résume à trois personnages. Non que d'autres personnages ne puissent intervenir ; mais ces autres personnages, s'agissant du roman, sont assurément là pour le décor. Ce sont des buissons qui s'agitent avec une certaine nervosité ; des poteaux qui se dressent avec un certain orgueil ; des rochers correctement peints qui froncent correctement leurs sourcils ; mais ce sont des éléments du paysage, des éléments d'arrière-plan. Dans tout pur grand roman évoluent trois personnages vivants. Pour les besoins de la démonstration, appelons-les saint Georges, le Dragon et la Princesse. Dans tout grand roman doivent figurer les éléments jumeaux que sont l'amour et la lutte. Dans tout grand roman doivent figurer trois personnages : la Princesse, qu'il faut aimer ; le Dragon, qu'il faut

1. Psaume 90 (NdE).

combattre ; et saint Georges, qui aime et combat. Combien de symptômes de cynisme et de décadence avons-nous vus dans notre civilisation moderne. Mais de tous les signes de débilité moderne, de laisser-aller en matière de morale ordinaire, aucun n'a approché la bêtise et la nocivité de ceci : à savoir que les philosophes de notre temps ont entrepris de séparer l'amour et la combat et de les ranger dans des camps adverses. Quel pire exemple en est-il qu'il se trouve des hommes, même Nietzsche, pour nous affirmer que mieux vaut lutter qu'aimer ? Quel pire exemple en est-il qu'il se trouve des hommes, même Tolstoï, pour nous dire que mieux vaut aimer que lutter ? Ces deux choses s'impliquent l'une l'autre ; elles s'impliquaient dans l'ancien roman et dans l'ancienne religion, qui étaient deux données permanentes de l'humanité. On ne peut aimer une chose sans désirer lutter pour elle. On ne peut lutter sans quelque chose pour quoi lutter. L'amour d'une chose sans désir de lutter pour elle n'est aucunement de l'amour ; c'est de la concupiscence. Concupiscence désincarnée, philosophique et désintéressée, peut-être ; concupiscence virginale, si l'on peut dire, pourquoi pas ; mais concupiscence tout de même, car parfaitement dénuée de culpabilité et sans passage à l'acte. D'un autre côté, lutter pour une chose sans l'aimer, ce n'est même pas lutter ; tout juste peut-on parler d'une sorte de jeu brutal, parfois fatal. Partout où la nature humaine est humaine et non gâtée par tel ou tel sophisme, existe cette parenté naturelle entre faire la guerre et faire la cour, et cette parenté naturelle s'appelle le romantisme. Il surprend l'homme tout spécialement à l'heure grandiose de sa jeunesse ; et quiconque a jamais été jeune a ressenti, ne serait-ce qu'un instant, ce paradoxe suprême et poétique. Celui-là sait qu'aimer le monde et le combattre sont une seule et même chose. Lors même qu'il se proposait d'aimer tout le monde, il se proposait aussi de cogner tout le monde. Pour presque tout homme digne du nom d'homme, c'est l'instant très

spécial de la culmination romantique. Tel homme qui désirait vivre une histoire d'amour s'est jugé heureux, en second ressort, le dernier et le pire, d'en écrire une.

Eh bien, il est un certain moment où tout cela s'invite dans la vie de Dickens. Il est un moment précis où nous pouvons le voir soudain comprendre qu'il désire écrire une grande histoire d'amour et rien d'autre. Lisez sa correspondance, étudiez son caractère, vous verrez que ce point se détache assez nettement. Il jouit pleinement des bonheurs du mariage ; il est encore jeune et novice, psychologiquement ; mais surtout, et vraiment pour la première fois, il est désormais certain de rencontrer, à tout le moins, une sorte de succès. Il y a, je le redis, un certain moment où l'on sent que Dickens s'apprête ou bien à écrire de grandes histoires d'amour, ou bien à s'engager dans quelque chose de complètement différent. Ce point crucial dans sa vie est marqué par *Nicholas Nickleby*.

Il importe de rappeler qu'avant la publication de *Nicholas Nickleby*, son œuvre, en dépit du succès, ne l'avait pas enclin à se vouer sérieusement, irrévocablement à l'écriture de romans. Il était déjà l'auteur de trois livres ; et deux d'entre eux, non moins, sous son nom. Mais si nous examinons l'origine proprement dite et la genèse de ces livres, nous voyons que la source en est autre et qu'ils furent bel et bien conçus sur un plan différent. Ces trois livres sont, bien sûr, les *Esquisses de Boz*, *Les Papiers posthumes du Pickwick Club* et *Oliver Twist*. Il est suffisamment admis, je pense, que les *Esquisses de Boz*, comme leur titre l'indique, ne sont que des esquisses. Il est sans doute aussi clair que les *Papiers du Pickwick Club*, comme leur titre l'indique, sont de simples papiers. Non que le cas d'*Oliver Twist*, auquel nous venons, soit tout différent en esprit et en essence. Assurément, il y a une espèce d'intrigue amoureuse dans *Oliver Twist*, mais elle est si extraordinairement décevante que l'on ne peut guère prétendre qu'elle rompe franchement avec la précédente

manière ; et si le lecteur choisit de n'y prêter qu'une attention des plus minimes, il lui en prête toujours plus que l'auteur lui-même ne l'a fait. Mais en réalité sa spécificité est bien plus profonde. *Oliver Twist* est à ce point hors de la voie habituelle de Dickens, il est si sombre, baigne dans une atmosphère si uniforme, qu'il est préférable d'y voir une exception dans son œuvre, une digression solitaire. Peut-être faut-il y voir plutôt l'amplification d'une esquisse passée, une esquisse dont le sujet était par exemple la visite d'un atelier ou d'une prison. Il eût fort bien pu, dans les *Esquisses de Boz*, visiter un atelier où il aurait aperçu Bumble ; il aurait fort bien pu, dans les *Esquisses de Boz*, visiter une prison où il aurait aperçu Fagin. Nous sommes encore dans le domaine de l'esquisse, de l'ébauche. Les *Papiers posthumes du Pickwick Club* peuvent être qualifiés d'extension d'une de ses esquisses gaies. *Oliver Twist* peut être qualifié d'extension d'une de ses esquisses sombres.

Eût-il poursuivi dans cette voie, tous ses livres auraient fort bien pu n'être que des carnets de croquis. Rien ne serait plus aisé que de morceler tous ses livres ultérieurs en autant de lambeaux et d'épisodes, pareils à ceux qui composent les *Esquisses de Boz*. Rien n'eût été plus facile à Dickens, au lieu de publier *Nicholas Nickleby*, que de publier un recueil d'esquisses, l'une intitulée « Un pensionnat du Yorkshire », une autre « Un théâtre ambulante », une autre « Sir Mulberry Hawk, ou la grande vie révélée », une autre encore « Mrs Nickleby, ou le monologue d'une dame ». Rien n'eût été plus simple que de renoncer à la construction assez chaotique du *Magasin d'antiquités*¹. Dickens aurait pu se contenter d'écrire des nouvelles intitulées « Les Glorieux Apollinistes », « Le thé de Mrs Quilp », « Les figures de cire de Mrs Jarley »,

1. Archipoche « Collector » n° 26, 2020.

« La petite servante » et « La mort du nain ». *Martin Chuzzlewit* aurait pu se composer de vingt histoires au lieu d'une seule. *Dombey et fils* aurait pu se composer de vingt histoires au lieu d'une seule. Nous aurions pu y perdre tous les romans de Dickens ; nous aurions pu y perdre, tout bonnement, le romancier Dickens. Nous aurions pu y perdre cette prédilection pour l'histoire d'amour matricielle, envahissante, qui n'a cessé de le gagner au fil des ans et qui nous a donné, vers la fin, quelques-unes de ses plus éclatantes réussites. Tous ses livres auraient pu être des *Esquisses de Boz*. Mais il s'en était détourné, et ce tournant n'est autre que *Nicholas Nickleby*.

Toute chose a son instant suprême et décisif ; c'est là où nos amis évolutionnistes se méprennent. Je puis supposer que le milieu de l'été a son instant, comme il y a l'instant de minuit. Si, de même, le printemps a son instant suprême, *Nicholas Nickleby* est le point suprême du printemps dickensien. Je ne prétends pas que ce soit son meilleur livre de jeunesse. *Mr Pickwick* est un meilleur livre. Je ne prétends pas qu'il renferme plus de personnages remarquables qu'aucun de ses livres de jeunesse. *Le Magasin d'antiquités* renferme au moins deux personnages remarquables de plus. Mais je prétends que ce livre a coïncidé avec sa résolution de devenir un grand romancier et la certitude enfin acquise qu'il pouvait en devenir un. Ensuite, ses livres peuvent être qualifiés de romans, et des plus ordinaires. Jusqu'alors, ce n'étaient pas vraiment des romans. De cette évolution, il est de multiples indices. En voici un, plus ou moins définitif. *Nicholas Nickleby* est le premier ouvrage romantique de Dickens car c'est le premier de ses romans dont le héros soit un parfait, un indiscutable héros romantique ; à savoir, il va sans dire, un jeune sot quelque peu chevaleresque. Le héros des *Aventures de Mr Pickwick* est un vieil homme. Le héros d'*Oliver Twist* est un enfant. Même après *Nicholas Nickleby*, ce pli non romantique demeure. Il n'y

a pas vraiment de héros dans *Le Magasin d'antiquités*. Celui de *Barnaby Rudge* est un fou. Nicholas Nickleby, lui, est un authentique héros, un héros conforme, traditionnel. Il est dénué de psychologie ; c'est à peine s'il a des traits en propre ; mais il est sciemment désigné comme héros – jeune, pauvre, courageux, irréprochable, et enfin victorieux. Bref, le héros, c'est lui. Mr Vincent Crummles, lui, jouit d'une intelligence colossale ; je me plais toujours à penser qu'en dépit de toute sa grandiloquence, il voit les choses avec plus d'acuité qu'il n'en veut accorder aux autres. À peine a-t-il aperçu Nicholas Nickleby, presque en guenilles, boitillant le long de la grand-route, il l'engage (n'oubliez pas ça) comme comédien. Bien lui en prend. Nul mieux que Nicholas Nickleby n'était fait pour la scène. C'était le cas avant qu'il ne monte sur les planches du théâtre de Mr Vincent Crummles, et c'est encore le cas après qu'il en est descendu.

Ce procédé romanesque implique une espèce d'intensité dramatique qui peut nous apparaître vulgaire. Nicholas Nickleby, par exemple, qui errait sur la terre comme un vagabond, est embauché comme assistant d'un directeur d'école du Yorkshire ; témoin d'un acte de cruauté, il le désapprouve énergiquement ; il s'écrie « Arrêtez ! », d'une voix dont le timbre fait tinter le plafond ; il rosse le directeur qu'il laisse quasiment pour mort ; puis il le jette comme un vieux cigare et s'en va. Un cerveau moderne est proprement estomaqué par cette façon aussi prompte que romanesque de redresser les torts. Si quelque philanthrope moderne se rendait en visite à Dotheboys Hall, je ne suis pas certain qu'il trouverait la solution simple, sacrée, vraiment chrétienne de frapper Mr Squeers à l'aide d'un fouet. J'incline à penser qu'il requerrait du gouvernement la désignation d'une commission royale pour inspecter l'établissement de Mr Squeers. J'imagine qu'il passerait son temps à écrire aux journaux pour rappeler aux gens que, en dépit de toutes les apparences contraires,

une commission royale a été chargée d'enquêter sur Mr Squeers. Je conviens qu'il pourrait aller jusqu'à organiser un meeting géant à St. James's Hall quant à la meilleure conduite à tenir vis-à-vis de Mr Squeers. Lors de ce meeting, quelques hardis orateurs, très échauffés, pourraient aller jusqu'à l'extrémité d'une sévère allusion à Mr Squeers. À l'occasion, du fond de la salle, on pourrait même entendre des voix éraillées demander (en vain) ce qu'encourrait Mr Squeers. Environ trois ans plus tard, la commission royale rendrait ses conclusions, disant que bien des faits se sont produits, lesquels étaient assurément fort regrettables ; que Mr Squeers a été la victime d'un système défaillant ; que Mrs Squeers également a été la victime d'un système défaillant ; mais que le marchand qui a vendu un fouet à Squeers a vraiment fait preuve de la plus grande imprudence et mériterait qu'on lui en touche aimablement quelques mots. Au bout de quatre ans, c'est une chose de cette sorte que déclarerait la commission royale ; mais ce que déclarerait la commission royale n'aurait aucune espèce d'importance, car entretemps les philanthropes auraient enfourché un autre cheval de bataille. Plus personne ne se souviendrait de Dotheboys Hall et de tout ce qui s'y rapporte. Déjà les philanthropes exigeraient du Parlement la désignation d'une autre commission royale ; une commission visant peut-être à déterminer les raisons pour lesquelles Mr Mantalini était aussi dépensier de l'argent de sa femme ; une commission visant peut-être à déterminer les raisons pour lesquelles Mr Vincent Crummles empêchait la croissance de l'Enfant prodige en l'abreuvant de gin.

Si nous voulons saisir l'esprit et l'époque de *Nicholas Nickleby*, nous devons nous efforcer de comprendre et d'apprécier les solutions d'autrefois, plus radicales et pour ainsi dire plus désespérées que les nôtres. Nos pères avaient un sens de la pitié des plus simples ; ou si vous préférez, leur pitié était brute et grossière. Ils avaient leur

sentimentalisme à eux. Ils ne demandaient qu'à pleurer sur le sort de Smike. Mais il ne leur serait sans doute jamais venu à l'idée de pleurer sur celui de Squeers. Même ceux qui ne voulaient pas faire la guerre aux Français s'y opposaient exactement comme leurs adversaires s'opposaient aux soldats français. Ils la combattaient en combattant. Charles Fox¹ était submergé d'horreur par l'amertume et l'inutilité du sang versé ; mais l'eussiez-vous attaqué sur ce point, il ne l'aurait pas admis et vous aurait abattu en duel aussi froidement que n'importe lequel de ses contemporains. Tous leurs actes étaient héroïques. Toute leur législation était héroïque. Toutes leurs solutions étaient héroïques. Sans doute étaient-ils souvent bornés et souvent visionnaires. Sans doute voyaient-ils souvent la formule politique au lieu de voir le fait brut. Sans doute étaient-ils à cheval sur certains principes et moins habiles à régler certains problèmes. Sans doute, en un mot, avaient-ils tout faux ; et nul doute qu'avec nous, le peuple, disparaîtra toute sagesse. Mais lorsqu'ils voyaient de leurs yeux (tels qu'ils étaient) quelque chose qui offensait clairement leur morale (telle qu'elle était), ils ne criaient pas : « Enquêtez ! » Ils ne criaient pas : « Éduquez ! » Ils ne criaient pas : « Améliorez ! » Ils ne criaient pas : « Évoluez ! » Comme Nicholas Nickleby, ils criaient : « Arrêtez ! » Et ça s'arrêtait.

C'est là le premier sceau de la méthode purement romanesque : la rapidité et la simplicité avec laquelle saint Georges tue le dragon. Le second sceau est l'une des faiblesses de *Nicholas Nickleby*. J'entends par là cette tendance, dans l'histoire purement romantique, à considérer l'héroïne comme une simple chose à conquérir ; à

1. Charles J. Fox (1749-1806), l'une des principales figures du parti whig, partisan de l'indépendance américaine et de la révolution française, acheva sa carrière comme secrétaire d'État aux Affaires étrangères. (NdE)

considérer la princesse uniquement comme une chose à sauver du dragon. Le père de Madeline Bray est un dragon tout à fait très respectable. Son égoïsme est suggéré avec bien plus de finesse psychologique et de vérité que celui de tout autre méchant dépeint par Dickens à la même époque. Mais sa fille n'est rien d'autre que la jeune femme dont Nicholas est épris. On se soucie de Madeline Bray comme d'une guigne. Personnellement, j'aurais sans doute préféré Cecilia Bobster. Voilà bien un point sur lequel le roman d'amour victorien est inférieur au drame romantique élisabéthain. Shakespeare a toujours fait ses héroïnes aussi braves que ses héros.

Eu égard à l'évolution littéraire de Dickens, c'est cette qualité romantique qui est la chose importante dans *Nicholas Nickleby*. Il s'agit de sa première tentative résolue d'écrire un roman juvénile et chevaleresque. De ce point de vue, les personnages comiques et les scènes comiques sont secondaires; et certes, ces personnages et ces scènes comiques, pour admirables qu'ils soient, ne sauraient être regardés comme supérieurs à des personnages et des scènes comparables dans bien d'autres livres. Mais en eux-mêmes, ils sont inoubliables. Mr Crummles et toute son affaire de théâtre sont un admirable exemple de cette qualité première et si belle chez Dickens – je veux dire cet art de produire quelque chose que dans la vie réelle nous qualifierions de pompeux et d'ennuyeux, mais qui en littérature se transforme en quelque chose de pompeux et de réjouissant. J'ai souligné plus haut que presque tous les personnages burlesques de Dickens sont dans le monde réel des fous complets. J'irai plus loin. Presque tous ses personnages burlesques sont dans le monde réel de vrais raseurs. Les gens qui nous attirent chez Dickens sont ceux-là mêmes que nous fuyons dans la vie. Crummles ne peut se réduire au simple spectacle de sa solennité et de sa gravité. Le sérieux considérable avec lequel il envisage son art est toujours en parfaite adéquation avec l'artiste

raté qu'il est. Quand un artiste a du succès, tout dépend ensuite de l'inclination morale de son caractère. S'il est un artiste mesquin, le succès fera de lui un mondain. S'il est un artiste généreux, le succès fera de lui un homme normal. Mais la seule condition pour qu'il soit un artiste grave et mystérieux, c'est qu'il n'ait aucun succès, comme Mr Crummles. Dickens a toujours excellé à montrer les trésors intérieurs de ceux qui échouent dans le monde réel. Le point de vue du perdant type n'est que vastes perspectives et chants somptueux ; si tous les acteurs au bout du rouleau, les journalistes blettis et les clercs brisés pouvaient chanter à l'unisson, ils entonneraient un chœur grandiose à la gloire de ce monde. Hélas, il est rare que ce genre de vaincus aient seulement la parole. Dickens leur prête sa voix, une voix pleine d'éclat ; car il est peut-être le seul de ces perdants à avoir connu le succès.

G. K. CHESTERTON¹

1. « Nicholas Nickleby », in *Appreciations and Criticisms of the Works of Charles Dickens*, Londres, 1911. Trad. O. Philipponnat.

1

Introduction à tout ce qui va suivre

Il y avait une fois, dans un coin du Devonshire, un certain Godfrey Nickleby, qui avait attendu un peu tard pour se décider à se marier. Comme il n'était ni assez jeune ni assez riche pour aspirer à la main de quelque héritière, il avait épousé, par pure affection, un béguin de jeunesse. La dame avait consenti à cette union poussée par le même motif. Ainsi deux personnes, qui ne peuvent pas se permettre de jouer de l'argent, engagent cependant une partie de hasard, tout tranquillement, par simple plaisir.

Peut-être des esprits chagrins, qui se plaisent à ridiculiser le mariage, auraient plus volontiers comparé ce couple modeste à deux champions de boxe qui, voyant les fonds bas et le public rare, préfèrent se mesurer ensemble par goût chevaleresque pour leur art et pour le seul bénéfice de s'entretenir la main. Et, sous un certain rapport, la comparaison ne s'appliquerait pas mal ici. Car, de même que les deux héros de la boxe font circuler, après la lutte, un chapeau à la ronde et comptent sur les spectateurs pour assurer leur subsistance, de même Mr Godfrey Nickleby et sa partenaire, la lune de miel terminée, jetèrent un regard soucieux sur le monde, pour mesurer les chances qu'il pourrait leur offrir d'accroître leurs ressources. Le revenu de Mr Nickleby, au moment de son mariage, flottait entre soixante et quatre-vingts livres par an.

Dieu sait s'il y a du monde sur cette terre ! Et à Londres, où Mr Nickleby habitait à ce moment, on n'entend guère

se plaindre du défaut de population. Eh bien ! on ne saurait croire combien on peut regarder longtemps dans toute cette foule sans y découvrir le visage d'un ami. C'est la vérité vraie ! Mr Nickleby regarda sans se lasser, mais ses yeux en devinrent aussi tristes que son cœur. Pas un visage amical n'apparut et, lorsque fatigué de chercher, il ramena ses regards chez lui, il n'y trouva guère de quoi se reconforter. Un peintre qui a trop longtemps fixé les yeux sur des couleurs éblouissantes les rafraîchit en regardant quelque teinte plus sombre, mais, pour Mr Nickleby, tous les objets qui s'offraient à ses regards étaient d'un noir si lugubre qu'il aurait été charmé d'y trouver quelque contraste éclatant, au risque d'en être ébloui.

Enfin, au bout de cinq ans, lorsque Mrs Nickleby eut fait présent de deux fils à son époux, et que ce monsieur dans l'embarras, pressé de pourvoir à la subsistance de sa famille, songeait sérieusement à la petite spéculation suivante : prendre une assurance sur la vie pour le premier trimestre et, cela fait, tomber accidentellement du haut du Monument¹, il reçut un matin une lettre bordée de noir qui l'informait que son oncle, Mr Ralph Nickleby, venait de mourir, et lui avait laissé en totalité son petit avoir, soit la somme de cinq mille livres sterling.

Jusque-là le défunt n'avait guère donné signe de vie à son neveu, sauf pour avoir envoyé à destination de son fils aîné, prénommé comme lui par une prévoyance quasi désespérée, une cuiller d'argent, dans un étui de maroquin. Comme l'enfant n'avait pas grand-chose à manger de toute façon, cela pouvait passer pour une ironie déplacée et souligner précisément le fait que l'enfant n'était pas né avec cette pièce d'argenterie tant convoitée. Aussi Mr Nickleby qui n'avait pas été gâté par la générosité du cher oncle en croyait à peine ses yeux en lisant la lettre

1. Cette colonne, qu'on peut encore voir dans la Cité de Londres, commémore le Grand Incendie de 1666.

funèbre. Renseignements pris, tout était vrai. À ce qu'il paraît, l'aimable vieux monsieur avait eu d'abord l'intention de laisser tout son bien à la Société royale humanitaire ; il avait même fait un testament à cet effet. Mais cette institution charitable ayant eu le malheur, quelques mois avant, de sauver la vie à un pauvre parent des Nickleby à qui il faisait une rente de trois livres six pence par semaine, il avait dans un accès d'exaspération bien naturelle révoqué, dans un codicille, le legs fait à la Société, en faveur de Mr Godfrey Nickleby. De plus, il y exprimait son indignation, non seulement contre la Société, qui avait eu la maladresse de sauver la vie à ce malheureux, mais contre le malheureux lui-même qui s'était permis de se laisser sauver la vie par la Société humanitaire.

Mr Godfrey Nickleby employa une partie de cet héritage à l'acquisition d'une petite ferme près de Dawlish, dans le Devonshire, et s'y retira avec sa femme et ses deux enfants pour y vivre à la fois de l'intérêt le plus élevé que pourrait lui rapporter le reste de son argent, et du petit produit qu'il pourrait tirer de son domaine. Cette double opération réussit si bien qu'à sa mort, quelque quinze ans plus tard, environ cinq ans après la mort de sa femme, il put laisser à son fils aîné, Ralph, trois mille livres en espèces, et à Nicholas, son cadet, mille livres et la ferme, qui constituait une terre domaniale aussi petite qu'on pût le souhaiter.

Ces deux frères avaient été élevés ensemble dans une école d'Exeter. Ils passaient les fins de semaine à la maison et ils écoutaient de la bouche de leur mère le long récit des souffrances qu'avait endurées leur père dans ses jours de pauvreté, et de l'importance de leur oncle dans ses jours d'opulence. Ces souvenirs produisaient sur eux des impressions très différentes. Le plus jeune, qui était d'un tempérament timide et contemplatif, n'y trouvait qu'un avertissement sérieux de fuir le grand monde et de s'attacher plus que jamais à la routine paisible de la vie. Ralph, l'aîné, raisonnant sur ces histoires si souvent répétées, en

tirait deux grands préceptes moraux : qu'il n'y a pas d'autre source de bonheur et de puissance que l'argent et que tous les moyens sont bons pour l'acquérir pourvu qu'ils ne soient pas à proprement parler criminels. « Ainsi, se disait Ralph en lui-même, si l'argent de mon oncle n'a pas fait de bien pendant sa vie, il en a fait beaucoup après sa mort puisque c'est mon père qui en profite maintenant et qu'il me le garde pour plus tard ; ce qui est hautement vertueux. Et, pour en revenir au vieux monsieur, lui aussi en a profité. Il a eu le plaisir d'y penser toute sa vie et d'être un objet d'envie et de flatteries pour toute sa famille. » Et Ralph terminait ces soliloques intérieurs par cette conclusion qu'il n'y a rien de tel que l'argent.

Ce garçon plein d'avenir n'allait pas s'en tenir à la théorie et laisser ses facultés se rouiller, même à un âge si tendre. Il commença dès l'école le métier d'usurier sur une échelle limitée, plaçant d'abord à gros intérêt un petit capital de crayons d'ardoise et de billes, puis étendant graduellement ses opérations financières jusqu'à atteindre la pièce de cuivre frappée du sceau royal de Grande-Bretagne, sur laquelle il spécula avec un profit considérable. Il n'embarrassait pas l'esprit de ses débiteurs de calculs compliqués, ou de références aux barèmes. Sa règle d'intérêt se résumait à cette maxime qui valait son pesant d'or : deux pence pour un demi-penny. Elle simplifiait les comptes, et sa forme familière la rendait plus propre encore à se graver dans la mémoire que toutes les règles de l'arithmétique. Aussi nous ne saurions trop la recommander à l'attention des capitalistes petits ou grands, et plus particulièrement des agents de change et des escompteurs de billets. D'ailleurs, pour rendre justice à ces messieurs, il y a déjà bon nombre d'entre eux qui n'ont pas cessé d'en faire un usage quotidien, avec un succès remarquable.

Le jeune Ralph, selon le même principe, et pour éviter tous ces calculs minutieux et subtils de décompte et

d'appoint, toujours embarrassants pour ceux qui supputent rigoureusement le nombre des jours d'intérêt, avait établi en règle générale que toute somme, principal et intérêt, serait remboursée le jour même de la paye, c'est-à-dire le samedi et que le prêt soit contracté le lundi ou le vendredi, le montant de l'intérêt serait toujours le même. En effet, il disait, et avec une grande apparence de raison, qu'on doit prendre un peu plus cher pour un jour que pour cinq, parce qu'il y a de fortes présomptions que l'emprunteur dans ce cas se trouve au bout du rouleau, autrement il n'emprunterait pas dans des conditions aussi désavantageuses pour lui. Ce dernier trait est intéressant car il montre clairement le lien secret et la mystérieuse sympathie qui unissent toujours les grands esprits. Quoique maître Ralph Nickleby ne le sût pas encore, il agissait comme les professionnels ci-dessus nommés qui utilisent le même principe de base pour leurs transactions.

D'après ce que nous avons dit de ce jeune gentleman et l'admiration bien naturelle que le lecteur ne peut manquer de concevoir immédiatement pour son caractère, on pourrait supposer que c'est lui qui sera le héros de l'ouvrage que nous entreprenons. Pour éviter tout malentendu à cet égard, nous le détrompons une fois pour toutes et nous nous empressons de commencer.

À la mort de son père, Ralph Nickleby, qui avait été placé peu de temps auparavant dans une maison de commerce de Londres, poursuivit avec ardeur la déjà vieille habitude de gagner de l'argent. Il s'absorba, il s'ensevelit tout entier dans cette passion, au point d'en oublier presque son frère pendant plusieurs années et si parfois un souvenir de l'ancien compagnon des jeux de son enfance venait illuminer la brume dans laquelle il vivait, car l'or enveloppe l'homme d'un brouillard plus funeste à tous ses sentiments d'autrefois et plus asphyxiant pour sa sensibilité que les fumées du charbon, ce souvenir se présentait toujours accompagné de cette idée que, s'ils

renouaient leur intimité, l'autre viendrait lui emprunter de l'argent. Aussi Mr Ralph Nickleby se contentait de hausser les épaules en disant qu'il valait mieux que les choses restassent comme elles étaient.

Quant à Nicholas, il vécut en célibataire du produit de son patrimoine jusqu'au jour où, fatigué d'être seul, il prit pour femme la fille d'un propriétaire du voisinage, avec une dot de mille livres. Cette excellente dame lui donna deux enfants, un fils et une fille. Quand le garçon approcha de ses dix-neuf ans, et que la fille en eut quatorze, du moins à ce que nous pouvons croire, car il était difficile de savoir l'âge précis des dames avant le nouvel acte du Parlement, vu que les registres de province n'en contenaient aucune trace, Mr Nickleby songea sérieusement au moyen de reconstituer son capital tristement réduit par l'accroissement de sa famille et les frais d'éducation qui en découlaient.

— Spéculez sur le capital, disait Mrs Nickleby.

— Spé-cu-ler, ma chérie ? disait Mr Nickleby d'un air de doute.

— Pourquoi pas ? demandait Mrs Nickleby.

— Parce que, ma chérie, si nous venions à perdre le capital, répliquait Mr Nickleby, qui parlait en prenant bien son temps, si nous venions à le perdre, nous n'aurions plus de quoi vivre, ma chérie.

— Turlututu ! disait Mrs Nickleby.

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis, disait Mr Nickleby.

— Voilà Nicholas, poursuivait la dame, presque un jeune homme. Il est temps qu'on le mette à même de se tirer d'affaire, et Catherine aussi, la pauvre fille, qui n'a pas un sou. Regardez votre frère, serait-il ce qu'il est s'il n'avait pas spéculé ?

— C'est vrai, reprit Mr Nickleby. Très bien, ma chérie. Bon, je vais spéculer, ma chérie.

Spéculer est un jeu de hasard. Au début les joueurs ne savent guère ce qu'ils ont dans leurs cartes. Les gains

peuvent être énormes, autant que les pertes. Le vent de la fortune souffla contre Mr Nickleby. Il y eut une flambée à la Bourse, une déconfiture, une chute des cours. Quatre agents de change s'installent dans de jolies villas de Florence. Quatre cents pauvres diables sont ruinés, dont Mr Nickleby.

— La maison où je demeure peut m'être enlevée dès demain, soupirait le pauvre monsieur. Tous mes meubles vont être vendus.

Cette dernière réflexion lui fit tant de peine qu'il se mit aussitôt au lit, décidé apparemment à sauver au moins ce meuble, à tout hasard.

— Allons, du courage, monsieur, disait l'apothicaire.

— Il ne faut pas vous laisser abattre, monsieur, disait l'infirmière.

— Cela se voit tous les jours, remarquait l'homme de loi.

— Et c'est un gros péché de vous révolter contre la Providence, chuchotait le pasteur.

— Ce n'est pas permis à un homme qui a de la famille, ajoutaient les voisins.

Mr Nickleby hocha la tête, et priant qu'on les fît tous sortir de sa chambre, il embrassa sa femme et ses enfants. Après les avoir tour à tour pressés contre son cœur défaillant, il retomba épuisé sur son oreiller. Ils eurent toute raison de croire que sa raison s'égara après cette dernière émotion, car il se mit à parler longuement de la générosité et du bon cœur de son frère, du bon vieux temps, quand ils étaient ensemble au collège. Quand cet accès de délire fut passé, il se recommanda par une prière solennelle à celui qui n'a jamais abandonné la veuve et l'orphelin, puis, leur souriant doucement, détourna la tête en disant qu'il allait s'endormir.

((logo Archipoche))

Vous avez aimé ce livre ?
Il y a forcément un autre Archipoche
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/archipoche/44

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur
((logo facebook)) www.facebook.com/editionsdelarchipel/

((logo Instagram)) @editions_archipel

Achévé de numériser en ((mois, année))
par ((Composeur))